

RAPPORT N° 4

~~~~~

**GOUNDAM - TOMBOUCTOU - GAO**

Présenté à Monsieur le Gouverneur Général

de l'A.O.F.

par

Mme Savineau, Conseillère

Technique de l'Enseignement

—

*16 janvier 1938*

.....

**RAPPORT N° 4**

PRESENTE à Monsieur le GOUVERNEUR GENERAL de L'A.O.F.

Par Mme SAVINEAU, Conseillère Technique

de l'Enseignement

---

**GOUNDAM - TOMBOUCTOU - GAO**

-:-

Partie de Mopti, le 23 novembre, j'ai terminé mon voyage au Soudan par les trois cercles de Goundam, Tombouctou, et Gao. Je me suis arrêtée à :

DIRÉ, le 24 Novembre,

GOUNDAM, du 25 au 28,

Retour à DIRÉ, le 29,

TOMBOUCTOU du 30 Novembre au 5 Décembre,

GOURMA RAROUS du 8 au 10,

GAO du 12 au 18 (repos prescrit par le médecin)

Départ le 19 pour la colonie du Niger.

Comme dans le rapport précédent, j'exposerai, étape par étape, les renseignements que j'ai recueillis.

## DIRÉ

La Colonisation - (Ciconic). Le principal intérêt de Diré, ce sont les villages de colonisation de la Compagnie Agricole et Industrielle de Soudan Français (Ciconic). Cette colonisation, comme celle de l'O.N, est basée sur l'irrigation. Mais cette irrigation s'obtient par le pompage. Les .../...

.....

-2-

modes de culture sont aussi très différents puisqu'à Diré les terres à coton, très difficiles à travailler, reçoivent un labourage général, par les soins de la compagnie. Les terres à riz, à blé, à mil sont travaillées à la main. Donc pas de charrues, pas de boeufs, pas de production d'engrais. Des chalands vont chercher, au bord des marigots, le fumier déposé, depuis des siècles, par les troupeaux des nomades. Ce fumier, trois fois plus riche que celui de France, dit le directeur de l'entreprise, M. MAURIC, est stocké à Diré; les colons l'emportent sur des ânes. En échange de cette fourniture, chacun donne 40 journées pour le curage des canaux principaux. Il est impossible de savoir si ce fumier est ainsi vendu à son juste prix.

Pour l'eau et les directives agricoles qu'ils reçoivent, les colons donnent :

la moitié du coton récolté,

130 Frs par Hre de riz,

120 Frs d° blé,

140 Frs d° mil,

Ce régime fait-il l'indigène de Diré plus riche que celui de L'O.N ? Un seul des villages que j'ai visités se prête à la comparaison.

Le Hameau de Petit-Bourem - Ce hameau est ainsi nommé, parce qu'au moment de la conquête, ses habitants sont venus de Bourem, près de Gao. Ils sont donc établis dans la subdivision de Diré depuis de longues années. Déjà, ils versaient, à des maîtres nomades, des redevances dont ils ont été libérés. Ils connaissent la culture irriguée du blé.

Leurs habitations sont les mêmes que celles des villageois indépendants : une case ronde, en paille.

.....

-3-

La famille du chef se compose de trois "dabas"<sup>1</sup> : lui-même, son frère et son serviteur. Les femmes et les enfants désherpent et aident aux récoltes.

Ce chef est richement vêtu, pompeusement enturbanné. On remarque, dans sa case, des coussins, des selles de cuir travaillé, des armes. La grande couverture suspendue qui, chez les Songhaïs, fait office de moustiquaire, est ici un tapis de Niafunké, valant au moins 350 francs.

Chez le frère, la couverture est unie, les objets simples et en très petit nombre. Le serviteur habite sous une natte, que soutiennent quelques piquets.

Celui qui travaille le plus, c'est le serviteur. Le cadet travaille bien. L'aîné affirme mollement qu'il va aux champs, lui aussi.

---

<sup>1</sup> 'cultivateurs', le terme 'daba' signifie une houe en bambara.

Ils sont venus à la colonisation il y a 7 ans, avec 5 vaches et se partagent, depuis, 1.000 Frs par an environ. Parts inégales, bien entendu, Chacun a vécu selon son rang et acquis les biens suivants :

l'aîné : 3 boeufs, 3 ânes, 10 moutons, 5 chevaux dont 3 sont morts.

le cadet : 1 vache, 2 ânes.

le serviteur : 8 moutons.

Inutile de demander aux deux derniers s'ils sont contents. Ils n'ont d'opinion que celui de leur chef. Celui-ci apprécie la culture nouvelle. La même terre rapporte davantage et l'on peut cultiver plus de terre. Autrefois, on arrosait à la calebasse; maintenant, l'eau vient seule.

Ce travail, les Européens le surveillent, mais quelques colons sont maintenant capables de le diriger eux-mêmes.

Les autres cultivateurs de Petit-Bourem seraient contents si on voyait l'argent. Mais celui de 1936, on ne l'a pas encore vu. Et voici comment M. MAURIC explique ce retard :

.....

le coton de Diré est envoyé en France, pour être vendu, et la moitié du prix de vente diminué des frais de port et de courtage, est remis aux colons. Le coton de 1936 se vend mal, une partie de la production est encore à l'heure actuelle stockée à Dakar. Mais les colons n'ont pas souffert : voyez comme leurs femmes sont grasses.

Elles sont, en effet, bien en chair, vigoureuses, parées de bijoux d'argent. Mais elles se plaignent de ne pas manger assez. Nouvelle explication : cette année, ils n'ont pas cultivé le riz, le pompage insuffisant n'a pu suppléer à la richesse. Le blé y suppléera. Mais il n'est pas mûr. En attendant, la compagnie avance des vivres remboursables et les pères de famille, inquiets, les distribuent avec parcimonie.

Ainsi, les bénéfices qu'on annonce à Diré sont à peu près les mêmes qu'à l'O.N. Nous avons montré que ces bénéfices sont dérisoires si l'on calcule la main d'oeuvre fournie. A Diré, la participation des femmes est certainement moindre; la coutume les protège. Celle des enfants est-elle considérable ? Ils ne peuvent prendre part aux grands travaux, qui sont exécutés mécaniquement. Les uns disent les envoyer aux champs à 10 ans, les autres à 12. J'ai remarqué, à l'école, beaucoup moins d'enfants de colons que d'habitants des villages indépendants. C'est, m'a dit l'instituteur, qu'on a davantage besoin d'eux aux champs. M. MOURGUES, commandant le cercle de Goundam, répond que partout on prend, pour l'école, de préférence des fils de chefs, et par conséquent peu de fils de cultivateurs.

A Diré comme à l'O.N, le chef de famille s'approprie la majeure partie des bénéfices. Mais il existe, à Diré, un autre genre d'exploitation, de caractère plus grave, et que la direction, influencée par l'administrateur, se propose de faire disparaître : ce sont les villages bellah.

.....

Le village bellah - Les terres de ces villages ont été données à des Touaregs, qui y ont placé leurs serviteurs, sous la surveillance d'un forgeron. Onze touaregs marabouts ont seuls consenti à cultiver eux-mêmes.

Le village bellah que j'ai visité n'est pas composé à proprement parler de cases, mais de simples abris faits d'une peau ou d'une natte supportée par des piquets. Sous l'un de ces abris, une vieille femme enseignait à des fillettes de 6 ans la confection de corbeilles, les femmes les vendent pour acheter à manger parce que, le touareg payé, il ne reste pas au père de quoi nourrir les siens. Il faut de 5 à 10 jours pour faire une corbeille de 0 Fr 50. Elles font aussi des nattes.

La famille de forgeron paraît, en comparaison, presque opulente. Belles femmes vêtues de grands pagnes noirs. Elles échangent des corbeilles contre des peaux, qu'elles tannent, brodent et vendent à 15 Frs.

Les hommes parurent : "Nous n'avons jamais d'argent, dit l'un. Et pas assez à manger. Nous faisons cailler le lait de nos chèvres et l'échangeons contre du mil. S'il nous faut un boubou, nous vendons une chèvre."

Le touareg vient tous les huit jours donner ses ordres. Mais pourquoi supportent-ils le touareg ? Un seul des bellah répond. C'est un garçon de 18 ans, qui fréquenta quelque temps l'école et parle français. Qu'on lui donne un lot de terre et il le cultivera avec ses frères.

M. MAURIC a promis d'accéder à ce désir.

Les porteuses de bois - Pour actionner ses pompes, l'entreprise a besoin, chaque jour, de 100 mc. de bois, qu'il .../...

.....

faut chercher à 50 km. Peu à peu, il faut aller chercher ce bois plus loin, et bientôt le prix du transport deviendra prohibitif. Le bois sera remplacé par la gazoline.

En attendant, les chalands de bois sont déchargés par des gens à la tâche. Ce sont encore des bellah, que les touaregs envoient se louer, à charge par eux de se nourrir et de verser au maître une certaine somme, qu'il vient d'ailleurs chercher, le jour de la paie.

Parmi les manoeuvres, on compte sept à huit femmes, petites et minces, d'apparence frêle. J'ignore quelle charge on leur fait porter, je les ai vues à l'heure du repos.

Les porteuses n'habitent pas sous des nattes. Elles portent des loques. Tous leurs ustensiles :alebasses, mortiers, sont à demi brisés, et, par toute autre femme, hors d'usage.

Je les interroge :

a) vit seule avec sa vieille mère et son enfant de 18 mois. La vieille garde le petit pendant que la jeune travaille. La jeune nourrit la vieille. Après sa journée, elle pile et prépare les repas. Elle est là depuis un mois et ne sait pas ce qu'elle recevra.

b) mariée. 2 enfants. La ration du mois (riz ou mil et quelquefois poisson) fait 10 jours pour la mère et les enfants. Elle donne son salaire à son mari, qui complète la nourriture, paie l'impôt de sa femme et, fort pauvrement, l'habille. Une somme fixe est remise au touareg.

c) vient pour s'engager. Elle est seule avec 2 enfants. Elle veut faire n'importe quoi, pour avoir de l'argent. Ce qu'on fait pour de l'argent est toujours fatigant. Elle ne demande pas ce qu'elle gagnera, il lui suffit de gagner quelque chose.

.....



Ces femmes gagnent 1 Fr 50 et la ration. Les hommes gagnent 2 Frs parce que leur tâche est plus lourde. Hommes et femmes ont droit à tout le mâchefer qui sort des machines. Ils le trient parmi la cendre et vont le vendre à Diré, 50c. le panier.

La solde est parfois payée en retard.

Manoeuvres - Certains travaux sont exécutés, à Diré, par des manoeuvres.

Parmi eux, quelques-uns ont 13 ou 14 ans. Tous sont à la tâche. Ils doivent la remplir dans la journée pour recevoir le ticket contre lequel ils seront payés. Pour récupérer le ticket perdu la veille, il faut présenter deux tâches le lendemain, aucun n'y arrive jamais.

L'un d'eux déclare avoir travaillé tout un mois et n'avoir reçu que le prix de 10 journées. On cherche les registres. L'homme a fait 14 journées sur ce chantier, le reste du mois sur un autre. A-t-il reçu 14 journées ? Il maintient que non : 10 Frs lui ont été remis par un indigène qui s'est entremis pour passer à la caisse. L'affaire sera portée devant le tribunal.

L'esprit de la colonisation - Malgré ses graves défauts, la colonisation paraît plus tolérable à Diré qu'à l'O.N. Cela tient aux conditions locales : d'abord, les indigènes n'ont pas été déplacés. Ensuite, leur mode de travail a été peu modifié. Ils connaissent la culture irriguée, l'assolement, ils ont compris d'emblée ce qu'on leur apportait de neuf.

.....

En outre, la colonisation de Diré, peu étendue, 400 colons à peine, est conduite par un seul directeur M. MAURIC, et placée sous une seule juridiction, celle de Goundam. Il en résulte que l'administration est prépondérante à Diré. Le commandant de cercle qui la représente, M. MOURGUES, est un homme juste et bon, qui aime beaucoup les indigènes. J'ai pu m'en convaincre pendant le temps que j'ai passé à Goundam. M. MOURGUES a su se faire, de M. MAURIC, un allié contre la société dont les exigences seraient volontiers illégales et oppressives. A cette entente, dit M. MOURGUES, les colons eux-mêmes ont été admis, et ce sont parfois leurs conseils qui ont prévalu, quand il s'est agi de choisir les procédés de culture.

Je n'ai entendu, à Diré, aucune parole mal sonnante. M. MAURIC est d'un naturel bienveillant. Il ne semble exiger, de son personnel, aucune mesure autoritaire. Voulant me montrer que les colons travaillent librement, M. MOURGUES a proposé, devant moi, à un indigène parlant français, d'instituer le régime du travail par équipes.

- Si tu l'exiges, nous le ferons, répondit l'homme, très alarmé.

- Mais tu n'y tiens pas ? Pourquoi ?

Il eut beaucoup de peine à analyser sa propre pensée et dit enfin :

- Nous travaillons mieux avec notre tête.

Service de santé - Dirigé par le docteur GULTZGOFF. Les principales maladies sont, à Diré, le paludisme, les affections des voies respiratoires, la dysenterie, la syphilis (99% de syphilis héréditaire). Des cas de tétanos surviennent à la suite de la circoncision, les enfants étant invités à s'asseoir dans la poussière et à la faire .../...

.....

voler sur leur plaie à l'aide de bâtons. Le nombre des consultants va croissant pour cette maladie.

Le dispensaire et l'A.M. en profondeur donnent les nombres suivants de consultations :

5670 hommes -

2365 femmes -

3733 enfants -

qui viennent en moyenne :

les hommes : 3 fois

les femmes : 5 fois

les enfants : 4 fois

Ainsi, les femmes sont plus difficiles à attirer que les hommes, mais, une fois conquises, plus assidues.

Il y avait, à Goundam, une sage-femme, qui eut beaucoup de peine à gagner la confiance des femmes. Au début, elle en pleurait de dépit. Puis le succès se dessina. On a supprimé la sage-femme. S'il en vient une autre, elle devra recommencer l'appivoisement.

En attendant, le médecin approche les accouchées bien plus difficilement que ne ferait une femme. Les femmes touaregs surtout, sont inaccessibles. Sur les Songhaïs et les Bozos, les matrones gardent l'influence. Elles font accoucher les femmes assises. Les déchirures sont fréquentes, car l'excision enlève aux tissus leur élasticité. Fréquentes, aussi, les hernies ombilicales causées par une mauvaise ligature, et les ptoses, suites de relevailles immédiates.

Quelques matrones font, au dispensaire, un stage de 2 ou 3 mois. Leurs progrès sont appréciables. Elles reçoivent une petite trousse. Chaque femme accouchée par la matrone agréée reçoit 2 boubous.

.....

-10-

En 10 ans, dit le Docteur GULTZGOFF, l'A.M. a fait de grands progrès. En 1928, pour vacciner la population, le médecin emmenait 3 gardes et faisait encercler les villages. On frappait, on emprisonnait. Aujourd'hui, les chefs déclarent les épidémies. Les malades viennent de très loin, acceptent de rester longtemps près du médecin, et même - car il cite le Coran - de prendre médecine pendant le carême. Quand le marabout est d'avis contraire, on ferme l'école coranique. Certains marabouts, très malins, vendent le grigri et conseillent au malade de voir le médecin.

Du point de vue sanitaire, la colonisation a fait grand bien à Diré. Malgré de grandes quantités de moustiques, le paludisme est en régression. C'est ainsi qu'à Bourem, après 2 ans de colonisation, on compte 4 grosses rates pour 110 enfants et après 6 ans de colonisation, 4 grosses rates pour 228 enfants. A Goundam, ce sont 6 grosses rates pour 93 enfants. Ce résultat est obtenu sans quinine, par la bonne nourriture.

Si l'on compare les naissances et les décès à Diré, dans les villages indépendants et les villages colonisés, on constate un accroissement de la population de ces derniers :

villages indépendants - 46 naissances, 41 décès.

villages de colonisation - 50 naissances, 7 décès.

En 1936, le plus fort pourcentage de tirailleurs aptes au service a été atteint par Diré. Les enfants de colons, bien qu'ils travaillent aux cultures dès 10 ans, sont plus beaux que les autres enfants de la région. (J'ai constaté, en effet, leur bonne condition).

.....

-11-

## GOUNDAM

Je ne m'étendrai pas sur la coutume des Songhaïs, des Armas et des Touaregs, ni sur leurs logis que j'ai visités avec intérêt. Ce qu'il importe d'étudier, à Goundam, ce sont les serviteurs des touaregs : les bellahs.

Comme je sortais de la maison du chef de canton, j'y vis entrer un groupe de femmes. Elles venaient s'offrir pour porter du mil. Il y avait, parmi elles, des enfants de 12 à 13 ans. Les unes étaient vêtues d'un pauvre pagne, les autres d'une peau rapiécée et trouée. L'une des petites avait un collier fait de boutons de porcelaine.

Quand elles ont rempli leur tâche, qui est d'aller de la case au fleuve, la tête chargée d'un paquet de mil, on leur donne 5 épis.

Elles battent aussi le mil, dont on leur donne 1/10. Ou bien, elles pilent, elles portent l'eau.

Le grain qu'elles reçoivent les nourrit. Elles en donnent 40 ou 50 mesures de 2 Kgs au maître. Il leur en reste un peu, pour manger en hivernage<sup>2</sup>.

Celles qui sont mariées, leur mari les habille, sinon elles y pourvoient elles-mêmes. Sur 6 femmes, deux étaient mariées. D'autres qui ne l'étaient pas, avaient

cependant des enfants. Tous ces petits étaient au village, dans la cour où les mères trouvent un refuge gratuit, avec ou sans abri de natte.

Quand les femmes bellah sont trop fatiguées, elles cessent de travailler et alors elles ne mangent pas. Quand elles sont vieilles, leurs enfants, ou des gens qui pensent à Dieu, s'occupent d'elles. Ou bien elles mendient et .../...

.....

-12-

ne se nourrissent<sup>3</sup> presque plus. C'est à 11 ans qu'une fille bellah part gagner sa nourriture. Le bénéfice est pour ses parents. A partir de 17 ans, elle travaille pour le touareg.

D'autres bellahs vivent au campement près de leur maîtresse, énorme femme accroupie sur sa natte et qu'il faut entourer de tous les soins exigés par un impotent. Ces servantes sont relativement heureuses.

Le village Liberté - Il existe, à la lisière du village de Goundam, une agglomération composée de bellah transfuges. Il y a là des vieillards qui se souviennent d'avoir été enlevés et vendus dans leur adolescence. D'autres sont nés en captivité. Quelques-uns ont cherché refuge auprès des Français dès les premiers temps de la conquête, puis ont fait souche et sont à la tête d'une nombreuse famille. Ils ont adopté la coutume songhaï.

Parmi ces réfugiés, il y a quelques femmes isolées. Nous entrons chez une belle fille de 35 ans environ. Elle est là depuis 10 ans. Elle va chez les autres, filer ou

---

<sup>2</sup> La saison des pluies

<sup>3</sup> nourrissent

chercher du bois. Elle gagne 15 Frs par mois et la nourriture. Elle se marierait bientôt, montre 100 Frs de dot. Un bon mari, elle le prendrait pour 15 ou 20 Frs. Mais personne ne la demande.

Industries féminines - Pour façonner un canari sphérique la potière de Goundam pétrit d'abord la terre en forme de boudin, puis l'amincit avec une spatule; au-dessus de la paroi ainsi formée, elle applique un autre boudin, et elle recommence. Elle vend ses pots de 50 centimes à 1 franc. Avec cet argent, elle mange du mil, ou du riz, et parfois un peu de viande ou de poisson.

.....

-13-

Ménages d'évolués - Un commis expéditionnaire a deux femmes. Le mari couche sur une natte, sous moustiquaire. Il y a de l'eau de cologne sur sa table. La 1ère femme, qui fut mariée avec un blanc, a un lit monumental à rideaux de coton. La 2ème femme a sa natte sur le sol, des objets de paille ornent le mur. La pièce est sombre et malodorante.

La prison - Une cour entourée d'un mur très élevé, des cellules, sombres, étroites, autour. L'administrateur n'a pas voulu loger là sa seule prisonnière, elle a sa natte dans la cour des gardes, sous la véranda<sup>4</sup>. C'est une vieille femme, qui fut longtemps l'unique épouse de son mari. (Les Songhaïs sont généralement monogames, mais, comme musulmans, ils ont droit à 4 épouses). Le mari prit une deuxième femme et ne donna plus à la première, qui lui avait donné 8 enfants dont 3

sont morts, ni nourriture, ni vêtements, ni présence. Il vint pour une discussion d'intérêt. Elle prit une lance et le tua pendant son sommeil.

Deux femmes antérieurement prisonnières étaient condamnées pour infanticide. L'une, jeune fille, avait abandonné son enfant dans la brousse, l'autre, mariée, avait étranglé l'enfant conçu avant le mariage. C'est la conséquence d'une coutume sévère pour les erreurs féminines. Dans les deux cas, les assesseurs avaient demandé la tête de la coupable et le président eut beaucoup de peine à la sauver.

Sur le marché, une lépreuse vend du charbon qu'elle a brûlé elle-même en brousse. Elle vient à Tombouctou une fois par semaine et fait, de sa charge, 12 tas à 50 centimes.

.....

-14-

Enseignement - Une classe de jeunes touaregs a récemment été ouverte à l'école de Goundam. Ce sont les fils d'une tribu maraboutique. Ils sont très blancs et d'aspect dégénéré, mais vifs et visiblement très contents d'étudier.

La classe leur est faite, le matin, par un instituteur noir, l'après-midi, par un marabout. Ils vivent dans un campement, gardés par des serviteurs. Leurs mères viennent faire des séjours parfois assez longs auprès d'eux.

Service de Santé - Mêmes observations qu'à Diré.

TOMBOUCTOU



Les moeurs de Tombouctou sont étranges et complexes. Les femmes du peuple y sont très libres, les bourgeoises, recluses. Mais, un jour par an, les bourgeoises vont rejoindre un ami d'enfance, et même plusieurs l'un après l'autre, sans que le mari ait le droit de protester.

J'ai visité des femmes marocaines mariées à des Marocains et entièrement recluses. Le jour de la grande fête qui termine le Ramadan, elles étaient réunies chez l'une d'elles. Une jeune servante, nouvellement mariée, portait tous les bijoux de sa maîtresse.

Une métis, fille d'un commerçant, est également mariée à un Marocain. Elle vit d'une manière mi-arabe, mi-française et vend au magasin.

Industries féminines - Les femmes de Tombouctou font des bracelets en fibre de rônier qu'elles recouvrent de perles. Elles en font trois dans leur journée et les vendent 50 centimes la pièce. L'écheveau de perles coûte 2 Frs 50 et peut faire une dizaine de bracelets.

.....  
-15-

Les femmes de l'interprète<sup>5</sup> du Cercle teignent à l'indigo des tissus sur lesquels elles font des réserves blanches en y appliquant du riz cuit. Elles tapent ces pagnes avec un bâton pour les repasser. Auprès d'elles, une fillette repasse, avec un fer, les boubous du mari.

---

<sup>5</sup> Dans le deuxième tome de ses mémoires, *Oui mon commandant!* (1994) Amadou Hampâté Bâ décrit le rôle capital que jouait l'interprète dans la vie du Cercle durant l'époque coloniale.

Enseignement - Les filles de l'école de Tombouctou ne veulent pas être fonctionnaires, mais rester chez elles, faire la cuisine, filer le coton, écrire des lettres à leurs amies.

Service de Santé - Une surveillance médicale des prostituées fonctionne à Tombouctou. C'est par les tirailleurs malades que le médecin atteint les femmes contagieuses. Elles reçoivent une carte et passent à la visite deux fois par semaine. Celles qui ont besoin de soins sont hospitalisées et traitées deux fois par jour. Il y avait autrefois 40 cas nouveaux de maladies vénériennes chez les tirailleurs, il n'y en a plus que 2.

Après la visite, j'ai interrogé quelques-unes de ces femmes, toutes pauvres :

a) Samadeye (race touareg vassale). Son mari était boy, il est parti en France avec un lieutenant. Elle avait mécontenté sa famille par ce mariage et n'a pu rentrer chez elle. Les femmes de sa race ne se font pas domestiquer, elle s'est mise en ménage avec un sergent martiniquais métis. Elle a eu un enfant. Le sergent est parti et n'a jamais écrit. Elle n'a pas demandé le secours accordé aux métis.

b) M'Barka, arabe, parle français. Etait mariée. Le mari est parti pour Gao. Elle n'a pas voulu quitter sa mère. Ils ont divorcé. Elle a "mangé" tous les chameaux et a dû chercher des subsides.

.....

-16-

c) Almoudoné - bellah, 17 à 18 ans. Jolie, rieuse, jamais mariée. Ses parents vivent au quartier bellah, elle prend ses repas chez eux. Ils ne lui disent pas "fais ça", mais il faut qu'elle apporte de l'argent. Si elle a 100 Frs, elle en donne 50.

d) Aïssa Sidi Ali - maure Kounta - fille de marabout. Elle raconte un roman : ses parents sont pauvres, elle doit les nourrir. Le boy du docteur, qui est son cousin, proteste : ses parents sont riches, ils ont tout fait pour l'empêcher de sortir, jusqu'à l'attacher, la frapper. Elle est partie quand même.

e) Alice Mohamed - pure touareg s'est sauvée du campement par horreur du régime lacté auquel on soumet les filles de sa race, pour les faire engraisser.

Village bellah - Autour de Tombouctou s'établissent des bellahs libres. Ces villages grandissent sans cesse.

Les hommes travaillent la terre. Les femmes vont au Niger, avec des ânes, acheter du poisson frais. Elles partent à minuit et arrivent à 7 heures du matin, elles se reposent jusqu'à 14 heures et sont de retour à 17 heures, quelquefois plus tard, et même le lendemain, lorsqu'il faut attendre le poisson. Elles vont à Tombouctou et vendent leur poisson aussitôt, sauf une part réservée à la famille. Leur bénéfice est de 2 Frs et quelquefois plus. Certains jours, elles ne gagnent pas dix sous. Quand le poisson pourrit en route, il faut le faire sécher avant de le vendre. On n'y gagne presque rien.

Ayant vendu leur charge, elles se reposent jusqu'à minuit et repartent.

Dans la saison des cultures, elles font la cuisine et la portent aux champs, puis elles vont avec leurs ânes, acheter du mil et le vendre au marché.

Ces femmes ont leurs biens propres et beaucoup .../...

.....

d'autorité dans leur ménage. Certains préfèrent ne pas se marier.

Les trieuses de Kabara - A Kabara, trois maisons de commerce : Aubert, Maurel Prom et Teyssère emploient des femmes au triage de la gomme et de la laine. J'ai assisté, chez Aubert, au triage de la laine. On y emploie jusqu'à 100 femmes. Ce jour-là, on les convoqua en hâte, à mon arrivée; il en vint 15. Elles s'assirent sur des nattes, dans un hangar, et l'on vida devant elles des sacs de laine brute. Elles se mirent à frapper avec des baguettes, un nuage de poussière s'éleva. Toutes commencèrent à tousser. Cette opération ne dura que quelques instants, mais la toux persista assez longtemps. Il y a aussi le tamisage, qui fait "trop tousser". On y met 40 femmes pendant une demi-heure.

Elles trièrent la laine blanche de la noire et je les questionnai.

a) 16 ans, jolie- Elle travaille pour sa mère qui est veuve et presque aveugle, pour son petit frère qui a 6 ou 7 ans. Quand elle ne vient pas au triage, elle cherche du bois en brousse, avec son petit frère. Chacun rapporte un petit fagot et le vend à dix sous.

b) travaille pour un maître daga (touareg vassal). Elle et sa mère donnent 25 Frs, chaque année.

c) mariée - le mari est vieux, il fait des cordes et gagne 75 centimes par jour. Elle, quand elle ne vient pas au triage, tresse des corbeilles : il faut 2 jours pour faire une corbeille de dix sous. Le jour où l'on a quelques sous, on fait un bon repas, les autres jours, on mange le mil seul, ou rien.

.....

## GOURMA-RAROUS

Atteinte de dysenterie, j'y ai peu travaillé. J'ai cependant recueilli de curieux renseignements sur les danses des Koyaboro.

## GAO

Après Goundam et Tombouctou, la ville indigène de Gao n'offre aucune nouveauté.

J'y ai trouvé seulement quelques formules de ménages évolués.

a) Abdallah Diakité, écrivain interprète, regrette que ses femmes ne parlent pas le français; ce serait bien commode, pour n'être pas compris des enfants et du personnel.

Il a 2 femmes, qui n'ont pas été à l'école, mais auxquelles il a fait apprendre la cuisine européenne et le repassage. L'une d'elles sait coudre. Elle raccommode les vêtements de son mari, mais presque jamais les siens ni ceux de ses enfants.

b) Bogoba Tangara, bambara de Ségou, 23 ans. 1 seule femme. Vie indigène. Il va danser et manger à l'européenne chez les anciennes femmes de blancs (prostituées).

Il aimerait avoir une femme qui gagne de l'argent, ils prendraient une servante. Il pense qu'une femme évoluée doit obéir comme une autre, à son mari. Dans la maison, c'est comme si elle n'avait pas été à l'école.

.....

c) fonctionnaire marié à une touareg. Elle est contente de ne plus vivre de lait. Elle en boit encore un litre par jour, mais mange de la viande, du riz, du mil. Elle n'accepterait pas une co-épouse (les touaregs sont monogames). Elle ne sort qu'à la nuit, et rarement. Cette réclusion, conforme à sa coutume, est volontaire.

d) Jean Marie Koné (de Ségou). Instituteur. Est chrétien et marié à une chrétienne. La maison, ornée avec goût, se rapproche beaucoup plus que les précédentes du modèle européen. Les deux époux mangent à table, avec tout le matériel nécessaire.

Service de Santé - Le dispensaire est en bon état, mais le bâtiment des hospitalisés est sordide. Il se compose de cellules étouffantes, qu'ils abandonnent, en saison chaude, pour le sable de la cour. Ils n'ont pas de taras<sup>6</sup>. On a essayé des lits de banco, qui ne valent pas mieux que le sol.

Les gens propres ne veulent pas entrer là. Il n'y vient que de pauvres diables, qui ont traîné en brousse d'affreuses maladies avant de venir consulter. Leur aspect est affreux. Cette détresse est d'autant plus choquante que la ville européenne de Gao est plus luxueuse qu'aucune autre de cette région. On peut craindre, en outre, que les touristes à qui Gao veut plaire ne soient rebutés, s'ils aperçoivent "l'hôpital".

La maternité est dirigée par une charmante sage-femme, Melle Marcelle DUPUIS, fille de M. DUPUIS-YACOUBA. Elle est toute dévouée à sa tâche et réussit à la grande satisfaction des médecins. Le Dr. FRAIMBAULT, de Tombouctou, qu'elle vient de quitter, la regrette vivement. A Gao, .../...

.....

elle est dans la période difficile où il faut apprivoiser les femmes.

Elles se laisseraient volontiers soigner chez elles : la maternité leur fait encore peur. Mais déjà, elles apprennent à redouter la matrone. Il arrive qu'elles apportent leur enfant, encore attaché au placenta, pour le faire sectionner par la sage-femme. Pour les attirer, il faudrait, à la Maternité, au lieu de taras, des lits et des berceaux. Mlle DUPUIS pense que les femmes ne sont pas effrayées par le confort européen, mais plutôt séduites. Elle les voit, par exemple, admirer les lampes électriques.

Il faudrait à ces lits, des couvertures, et non pas celles, très sales, que les femmes apportent. Il faudrait pouvoir leur donner le savon qu'elles demandent.

Il y a 179 inscrites, à la consultation de nourrissons, 10 femmes nouvelles se sont inscrites à la consultation prénatale de novembre, 15 autres, à celle de décembre (1<sup>ère</sup> quinzaine).

Mlle DUPUIS visiterait beaucoup plus de femmes si elle avait une bicyclette. Et elle manque, pour son eau bouillie, d'une grande bouilloire et d'un fourneau.

Missions américaines. Ni de celle de Tombouctou, ni de celle de Gao, il n'y a rien à dire. Elles n'ont aucun succès.

signé: Mme SAVINEAU